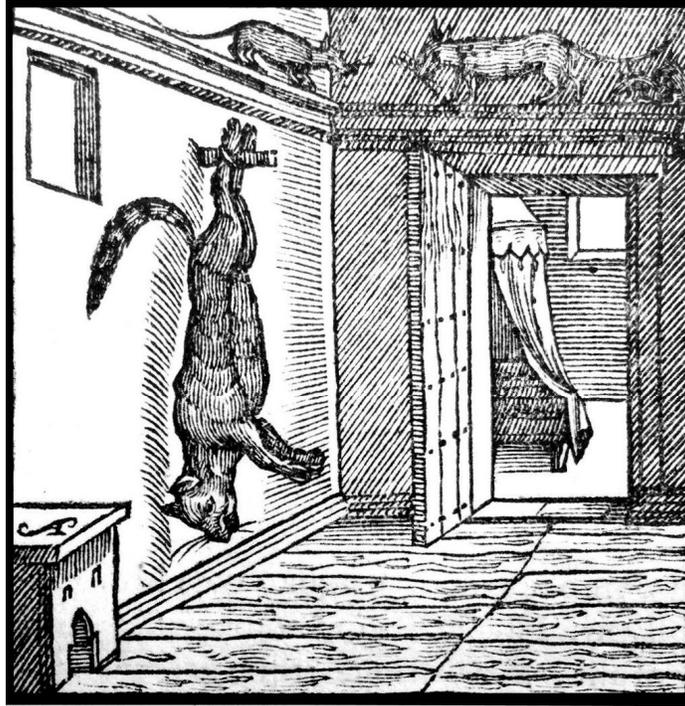


LA GALÉIDE OU LE CHAT DE LA NATURE, POËME,  
PAR MOUTONNET, CITOYEN FRANÇAIS,  
DE LA SOCIÉTÉ LIBRE DES SCIENCES LETTRES ET ARTS DE PARIS, SÉANTE AU LOUVRE.

[Julien-Jacques Moutonnet De Clairfons]



**Mures & Feles.**  
Playing dead to deceive the rats.

Excogitat callidus felis dolum.

FAËRNE.

A GALÉOPOLIS,

Chez GALÉOPHILE, rue des Chats à l'enseigne du Matou.

AN VI, (1798.)

ÉPITRE DÉDICATOIRE AUX Cens R\*\*, D\*\*, B\*\*, H\*\*..

Amis, par un demi-sourire,

Vous applaudites un moment  
Ce Chat, fruit du délassément :  
Imprimé, puissiez-vous le lire  
Avec le même sentiment!  
Je vous offre sans flatterie  
Cette foible plaisanterie.  
Daignez donc agréer mon Chat.  
Votre goût sûr et délicat  
A cette simple bagatelle  
Pourroit donner certificat,  
Et brevet pour être immortelle.

MOUTONNET

Paris, ce 28 pluviôse an 6.

AVERTISSEMENT.

Je parle dans cet opuscule du chat de la nature : je l'ai bien étudié, bien examiné; c'est le résultat de mes observations que je donne. S'il n'est pas favorable au chat, on ne doit pas me le reprocher; si je n'ai point flatté le portrait, je l'ai du moins tracé avec un pinceau impartial; j'ai tenu la balance d'une main ferme et sûre. J'ai pesé le chat bien exactement; j'ai mis ses défauts et ses vices dans un. des plateaux, et ses bonnes qualités dans l'autre : ce n'est pas ma faute, si le poids des mauvaises l'emporte de beaucoup. J'ai compté, j'ai calculé, j'ai vérifié; et je donne le produit exact.

Le citoyen G\*\*\* D\*\*\* a lu à différentes séances de la Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Paris, séante au palais national du Louvre, un poème en sept chants sur le chat : le chat de l'histoire, de la fable, de la nature, de l'opinion, etc. La lecture du chant du chat de la nature, faite à la séance publique de la même société, le 9 nivôse an 6, a été couverte d'applaudissements mérités. Ce poème est écrit avec goût, esprit, finesse; les détails en sont variés, agréables ; le coloris est brillant; les difficultés sont vaincues avec beaucoup d'art. Il faut cependant convenir que le citoyen D\*\*\* est plutôt panégyriste et orateur, qu'historien sévère et fidele du caractere et des qualités du chat : il en fait même l'apothéose. C'est bien dommage qu'un aussi grand talent, que des pensées aussi fines, aussi délicates, que des détails aussi charmants, soient prodigués pour célébrer un hypocrite, un ingrat, un traître, un franc scélérat. Le poète peint le chat des couleurs les plus séduisantes et les plus avantageuses ; il transforme tous les défauts, tous les vices de son héros, en qualités brillantes et utiles. Quel art n'a-t-il pas fallu pour rendre aimable un animal aussi pervers, aussi méchant! C'est bien le cas de dire avec Boileau,

Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux,

Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :

D'un pinceau délicat l'artifice agréable

Du plus affreux objet fait un objet aimable.

J'ai toujours reconnu que le fond du caractère du chat étoit la ruse, la fourberie, la méchanceté, le vol et la cruauté. Il est en outre paresseux, dormeur, quand il n'est pas aiguillonné par sa malice naturelle. Il aime ses aises, un lit mollet, un siège commode. Voluptueux, sybarite, timide, peureux; il craint l'eau, la pluie, le froid ; s'étale avec volupté au soleil et auprès du feu. On peut consulter Buffon, Bomare, etc.

Nina, jolie petite chienne, douce, bonne, gaie, vive, alerte et franche, vit journellement avec Poupon, gros chat angola, l'un des plus beaux. Avec un air benin, grave, imposant, c'est le plus rusé des tartuffes, le plus fin des hypocrites. Leurs jeux finissent toujours d'une manière douloureuse pour la gentille Nina ; le traître Poupon lui fait sentir l'atteinte de ses griffes : telle est l'issue de leurs courses, de leurs joutes. C'est au milieu de la gaieté et de la folie, que Poupon n'oublie pas son caractère, et en donne des preuves. D'un côté, la candeur, la pétulance, la franchise, l'abandon; de l'autre, la méfiance, l'inquiétude, la malignité, la vengeance, et la cruauté. Qui pourroit croire que, sous un poil long, doux, soyeux, d'une blancheur éblouissante, loge un cœur perfide, atroce? Que l'extérieur est faux ! que la mine est trompeuse! Combien de coquettes jolies, élégantes, cachées et déguisées par de belles perruques ou blondes ou noires, ressemblent parfaitement au douxereux, au traître Poupon!

J'ai promis à la tendre Nina de la venger de tous les coups de pattes qu'elle a reçus de son barbare commensal. Nina, avec les mouvements de sa queue, avec ses regards éloquents, et sa voix douce et persuasive, m'a remercié, et m'a fait en même temps entendre, tant elle est bonne, de modérer la vengeance, et d'épargner son cruel ami. C'est d'après cette promesse que j'ai entrepris de faire connaître le chat, comme il le mérite : le portrait que j'en fais est fidèle. Une gouttelette de fiel est peut-être tombée sur ma palette sans que je m'en sois aperçu, et s'est un peu mêlée avec la couleur vraie et naturelle que j'y avois déposée. Cet accident est arrivé sans ma participation, et mon pinceau n'est pas coupable. La vérité est ma devise.

J'ose espérer que le chantre du chat me rendra justice, et ne sera point fâché de mon entreprise. Il est trop riche pas me permettre de ramasser quelques épis oubliés dans une moisson aussi abondante que la sienne, et qu'il a négligé de recueillir. Le riche doit laisser glaner le pauvre au milieu de ses fertiles domaines, et le voir sans jalousie emporter une petite botte, qui n'ajouterait rien à ses richesses, et se trouveroit perdue au milieu pour ne de ses immenses greniers, remplis d'une récolte précieuse.

Ce petit poème a été lu dans une assemblée littéraire, le 24 pluviôse de l'an 6.

Nota. On trouvera les notes à la suite du poème.

**LA GALÉIDE (a), OU**

**LE CHAT DE LA NATURE.**

(a) En grec, GALÊ signifie CHAT,

VIERGES du Pinde et du Parnasse,  
Muses, soutenez mon audace :  
J'entreprends de chanter le chat,  
Ses moeurs, ses amours, sa finesse,  
Sa haine pour souris et rat,  
Sa férocité, sa souplesse,  
Son caractère malfaisant : (1)  
Sujet et grotesque et plaisant.

Mais, sans nie mettre à la torture,  
Sans me donner la tablature,  
Je vais crayonner mon héros,  
Le chat, enfant de la nature;  
Je borne là tous mes travaux.  
Je chéris la douce paresse:  
Poèmes trop longs me font peur ;  
Ils causent beaucoup de tristesse :  
Ouvrage court fait mon bonheur,

Le matou, dans le mariage,  
Est un véritable tyran ;  
Dans l'intérieur du ménage,  
'Il est jaloux comme un sultan :

Envers les chats du voisinage  
Il se conduit en Artaban;  
Leur déclare guerre cruelle  
S'ils veulent caresser sa belle,  
Lui faire en muscadins la cour  
Avec intention d'amour :  
Non pas qu'il aime sa femelle ;  
Il la bat, et jure après elle.

Vers un but tout est dirigé;  
Rien n'est ici-bas négligé,  
Rien ne s'y fait à l'aventure,  
L'indulgente et bonne nature  
A placé dans chaque animal,  
Et pour tendre au bien général,  
Le desir de se reproduire :  
Le plaisir seul doit nous conduire.  
Mais la férocité du chat,  
Qui le pousse toujours à nuire,  
Lui ravit ce goût délicat;  
Ses amours sont un vrai combat.

Brûlé des feux de la nature,  
Il va, vient, trotte, court, et jure :  
Il cherche sa tendre moitié  
Par besoin, non par amitié,  
Sur les toits et dans les gouttières ;  
Il laisse en paix souris et rat,  
Et miaule les nuits entières :  
Il fait un horrible sabbat,  
Grondant comme un tigre en furie : (2)

Il imite un enfant qui crie.  
S'il le peut, cet époux fatal,  
Et que la fureur accompagne,  
Surprend et saisit sa compagne,  
Lui prouve son amour brutal :  
Grimpé sur son dos, il trépigne,  
La mord, la griffe, et l'égratigne :  
Ce sont de longs miaulements,  
Du lion les rugissements,  
Des renards les glapissements,  
Et du serpent les sifflements.  
Quelle bruyante symphonie!  
Quelle déchirante harmonie!  
Tous les chats font ainsi l'amour.  
Qu'ils sont cruels de leur nature!  
Ce sont tigres en miniature.  
Disons cependant sans détour  
Que, dans la chaîne conjugale,  
Une jalousie infernale  
Brouille les époux sans retour,  
Et rend leur union fatale.

Le chat aime la liberté, (3)  
Prétend un grand naturaliste :  
Il fait bien plus, en vérité;  
Il est démagogue entêté,  
Turbulent, sauvage, égoïste;  
N'obéit qu'à sa volonté ;  
Sans frein, sans lois, vit de rapines;  
Et, s'il n'est de bien près guette,  
Il dévalise les cuisines.

Le mal a pour lui de l'attrait,  
Et le brigandage lui plaît.  
Sa griffe pour prendre est tournée;  
Au vol sa patte est façonnée. (4)  
D'un toit s'il est précipité,  
Il arrondit son dos flexible,  
Descend d'une chute insensible,  
Sur des ailes semble porté,  
Tombe à plomb sans être épaté,  
Tant il a d'élasticité :  
Il n'a besoin de parachûte;  
Tout fier de sa légèreté,  
Il ne craint ni vent ni culbute. (5)

Le chat est de la propreté,  
Nous dit-on, le premier modèle;  
Il cache avec soin, avec zèle,  
Du corps la superfluité.  
Ce n'est propreté naturelle ;  
C'est par ruse et méchanceté.  
Ce que j'en dis n'est pas critique,  
C'est le récit très véridique  
D'un immortel auteur latin,  
Qui ne mentit jamais; enfin  
De Pline le naturaliste,  
Peintre brillant, grand coloriste,  
Historien profond, nerveux,  
Des objets que ce globe enferme :  
Il dit que les chats sont soigneux  
De gratter fortement la terre

Pour en couvrir leurs excréments :

(Le latin hait la périphrase,

Ne prend point de ménagements,

Et n'use point de paraphrase. )

Ils cachent donc le résultat,

Qui, frappant, blessant l'odorat,

Pourroit déceler leur présence. (6)

Telle est la pure vérité;

Ils sont propres par méfiance,

Non par goût pour la propreté.

Ce détail blessera Thémire ; (a)

Son dédain, son air minaudier,

Tout semble enfin me le prédire.

Soit: mais j'ai cru devoir l'écrire.

Né chasseur, même braconnier,

Le chat se met en embuscade :

A l'affût il prend le gibier;

Ce n'est point une gasconnade. (7)

(a) Petite-maîtresse à vapeurs, minaudière, dédaigneuse, et très parfumée.

Sous le régime féodal,

Lorsque, par excès d'injustice,

On comptoit seigneur et vassal,

Si le chat, selon son caprice,

Chassoit pour son seul bénéfice,

Un garde-chasse très brutal

Le fusilloit, comme coupable

De lese- suzeraineté.

Un mort! quelle offrande agréable

Faite à la féodalité!

On rappelle dans sa mémoire  
Du chat mainte perfide histoire,  
Dont personne ne peut douter,  
Qu'il seroit trop long de conter.

Des censeurs pointilleux, caustiques,  
Oseront-ils me démentir?  
Les faits sont certains, authentiques.  
Le témoin? je vais le fournir;  
C'est le bon Jean de la Fontaine,  
Qui d'une si fertile veine  
Nous décrivit fidèlement  
Et nous peignit si plaisamment  
Les ruses de ces hypocrites,  
Et les tours de ces chattemites.

Rodilard, général des chats,  
Ce fameux destructeur des rats,  
Fait le mort, pendu par la patte,  
Comme un lustre, la tête en bas.  
La foudre gronde, roule, éclate :  
Eloignez-vous, rats et souris !  
Rodilard vit, s'élance, tombe :  
Ah! vous allez tous être pris!  
Son ventre sera votre tombe !  
Craignez encor maître Mitis :  
Il vous trompe et blanchit sa robe;  
Fuyez ce bloc enfariné!  
A la mort, peuple infortuné,

Que la prudence vous dérobe ! (8)

Le chat, franc archipatelin,  
Écoute d'un air hypocrite  
Et belette et petit lapin.  
Grippeminaud, ce bon hermite,  
En dévot fourbe et déloyal,  
Saintement médite le mal;  
Par un discours très équivoque  
Trompant l'un et l'autre animal,  
Fait le sourd, les happe, et les croque. .  
Raminagrobis montre bien  
La marche tortueuse, oblique,  
D'un juge aussi pervers qu'inique,  
Des plaideurs mangeant tout le bien. (9)

Aigri par une humeur maussade,  
Dans tout ce galimatias,  
Vous vous vengez de la griffade,  
Va dire un partisan des chats.  
J'ai peint du chat le caractère,  
L'esprit, et le goût sanguinaire ;  
J'ai crayonné tout ce tableau  
Avec un fidèle pinceau,

Le chat, ô temps de barbarie! (10)  
Pour le crédule Égyptien  
Fut un objet d'idolâtrie.  
Mais ce culte ne prouve rien :  
Ce n'est qu'une plaisanterie;  
Et le chat étoit révéré

Par ignorance ou raillerie.

Le dieu Pet fut bien adoré,

Le chat, très enclin à mal faire,

Garde toujours son caractère:

Rien ne peut le faire changer;

Nul bienfait ne peut l'engager

A la douce reconnaissance. (11)

Dans un lit s'il court se glisser,

C'est pour ourdir une vengeance :

Sur son maître il va se placer;

Ce n'est pas pour le caresser,

Il n'aime assez la bienfaisance;

Ce n'est point pour le réchauffer:

Quel est son but? De l'étouffer.

Eh! comment, direz-vous peut-être,

Osez-vous tracer ce portrait ?

Il est ressemblant trait pour trait.

Critiquez, vous êtes le maître;

Je vous ai dit la vérité,

Et j'use de ma liberté,

Si je peignois un hypocrite

Savourant le mal qu'il médite,

Je réunirois avec art

Patte velue, assez mignarde,

Grave maintien, malin regard,

Air cauteleux, voix papelarde,

Longue queue, humble contenance,

Taille, en petit, de léopard,

Inquiétude et défiance,  
Courte oreille, poil argentin,  
Uni, poli comme satin;  
OEil rond, et douceuse mine,  
Griffe cachée et lionine,  
Geste moelleux, doux et brillant;  
Robe douillette comme hermine,  
Et l'ouïe extrêmement fine;(12)  
Regard dans l'ombre étincelant, (13)  
Démarche incertaine, apprêtée,  
Barbelette souple, argentée,  
Autour d'un nez friand plantée.

Vous venez d'esquisser le chat,  
Et voilà son portrait fidele:  
De l'hypocrite et de l'ingrat  
Comme il est le parfait modele;  
Telle est sa couleur naturelle.

Monstre farouche, exaspéré,  
Richelieu, fourbe politique,  
Tigre de carnage altéré,  
Ce ministre si despotique,  
En roi voulut être adoré.  
Auteur des publiques miseres,  
Ce Grand-maître et Chef des galeres  
(Où l'on auroit dû l'enchaîner),  
Pour échauffer, aiguillonner  
Et sa fureur et sa vengeance,  
Jouoit avec de petits chats,  
Moins cruels que son éminence:

Voilà quels étoient ses ébats.  
Vous, ses innocentes victimes,  
Mânes augustes, magnanimes,  
De Thou, Cinq-Mars, Montmorenci,  
Les chats l'ont griffé, l'ont puni,  
Et vous ont vengés de ses crimes. (14)

Au milieu d'un bosquet fleuri,  
Le chat n'est jamais attendri  
Par une douce symphonie,  
Par une touchante harmonie;  
Et les concerts mélodieux  
Ne font qu'aigrir sa barbarie;  
Les sons les plus délicieux  
Ne peuvent calmer sa furie.  
Il est sourd, son coeur est de fer;  
Il hait les habitants de l'air ; (15)  
Ou, s'il fait éclater sa joie,  
Il songe à s'en faire une proie;  
Fixe des yeux étincelants  
Sur petits oiseaux sautelants,  
Voltigeants et caracolants.  
Il s'allonge, et rampe, et s'agite,  
Et s'élance, et se précipite.  
Les volatiles imprudents  
Tombent, et meurent sous la patte  
De cette bête scélérate  
Qui les déchire à belles dents.(16)  
L'inconsolable tourterelle,  
Et la plaintive Philomele,  
Par leurs tristes gémissements,

Déplorent leur perte cruelle.  
Quelle tendresse! quels tourments!  
Ah! que leur plainte est maternelle!  
Lions en seroient attendris ;  
Mais le chat, coeur impitoyable,  
Entend ces lamentables cris,  
N'est point ému, n'est point surpris;  
Et sa fureur inexorable  
Le rend encore plus coupable.

Il persécute amis, rivaux,  
L'oiseau, le chien, ses commensaux ;  
Il griffe l'un, étrangle l'autre, (17)  
Commet de sang froid tous les maux,  
Ce tartuffe, ce bon apôtre.

Les chats, féroces animaux,  
Violent les lois de nature;  
Le matou la paternité,  
La chatte la maternité :  
Ils dévorent leur géniture. (18)

Le chat, sous un maintien narquois,  
Trompe le peuple souriquois,  
Lui conserve haine éternelle,  
Lui fait guerre perpétuelle.  
Ce pauvre petit animal  
Cependant ne cause aucun mal,  
Détruit de froides poésies,  
D'antiques généalogies,  
Le tout sans scandale et sans bruit,

Dans le silence de la nuit.  
Sobre, il vit de peu, n'endommage  
Qu'un vilain morceau de fromage  
Qui déjà blesse l'odorat.  
Il n'est pas de grande dépense,  
Il se contente de lard rance,  
Ne ronge rien de délicat,  
Et se nourrit des simples miettes  
Qu'il attrape sur les assiettes.  
Il n'attaque point un jambon,  
Morceau de trop grande importance:  
Pour fournir à sa subsistance,  
Il veut un mets qui soit moins bon.  
Le chat l'immole à sa colere,  
Par le seul plaisir de mal faire.  
Il l'a sans besoin égorgé,  
Le laisse sans l'avoir mangé.

En ruse, en tours le chat abonde;  
Il est d'un esprit infernal  
Et d'une malice profonde  
Pour faire et pour causer du mal.

Il mord en jouant, égratigne,  
Et sa gaîté même est maligne.  
Je l'ai de près examiné:  
Au mal tout le chat est tourné.

Vous êtes un censeur terrible;  
D'après vos observations,  
Le chat est bien répréhensible;

Vous critiquez ses actions,  
Et sans modifications :  
Croyez-vous donc être infaillible ?  
Non, car mon esprit se méprend.  
Allons, il faut que je m'enquête  
Des services que le chat rend.  
Il prédit, en frottant sa tête,  
Vent, neige, froid, pluie, et tempête;  
Par lui le chaud est exprimé;  
On peut croire au temps qu'il désigne;  
C'est un barometre animé. (19)  
D'éloge enfin le chat est digne.

Par ses rapides mouvements,  
Sa queue annonce sa colere:  
Ainsi prélude la panthere  
A ses affreux rugissements.  
Quelquefois, et pour se distraire,  
Il s'en sert comme d'un jouet,  
Tourne en rond, se donne carrière.  
Souvent encor, pour nous déplaire,  
Imitant le bruit d'un rouet,  
Il grommele une psalmodie  
D'une lugubre mélodie,  
Nous fait bâiller, et nous endort.

S'il veut lécher avec transport  
La main de celui qui le flatte,  
Sa langue, raboteuse, ingrate,  
Rape, use et déchire la peau : (20)  
C'est un véritable fléau.

De la coquette il est l'emblème;  
A l'instant je vais le prouver.  
N'allez pas crier anathème;  
Vous finirez par m'approuver.  
Une femme à galanterie  
A le coeur plein de fourberie;  
Elle cache ses sentiments,  
Trompe tour-a-tour ses amants,  
Ne fait que de feintes caresses,  
N'aime que les seules richesses,  
Méprise les soins empressés,  
Et rit des coeurs qu'elle a blessés.  
Coquette est chat par excellence;  
Coquette en est la quintessence.  
Ce sont animaux cauteleux;  
Ils se ressemblent tous les deux,

Le chat, voleur des plus fameux,  
Dérobe avec beaucoup d'adresse.  
De ses ruses défiez-vous ;  
Car il réunit la finesse,  
La célérité, la prestesse:  
C'est le plus adroit des filous.

Son nom, de sinistre présage,  
Paroît dans tout malin adage.  
La jeune fille, par hasard,  
Oublie un moment d'être sage,  
Voici l'adage goguenard :  
Laisse aller le chat au fromage.

N'éveillez pas le chat qui dort,  
De peur qu'il ne vous fasse tort.  
Et Chat échaudé craint l'eau froide,  
Voleur guette, pour tuer roide,  
Comme le chat fait la souris.  
De ces vers je crains qu'on ne die,  
Pour les chats c'est de la bouillie,  
Et La nuit tous les chats sont gris.  
Et Friande comme une chatte.  
Et Donner le chat par la patte.  
Ils vivent comme chiens et chats.  
Lorsqu'on acquitte mal ses dettes,  
C'est les payer en chats, en rats.  
Chantez-vous de rauques ariettes ?  
C'est une musique de chats.  
Pour les empêcher d'être ingambes,  
Il leur jette le chat aux jambes.  
Acheter chat en poche, on dit,  
Pour achat par bon sens proscrit.  
Dans la crainte de la censure,  
Je vais servir pour dernier plat,  
Au chat! Il emporte le chat.  
Je clos cette nomenclature. (21)  
Voici mon dernier résultat :  
Craignez et le chat et la chatte;  
Ils ont tous deux griffe à la patte.  
Rien n'est plus méchant que le chat,  
Dont j'ai dépeint le caractère.  
Je finis ici ma carrière.

J'ai composé ces foibles vers

Lorsque la France à l'univers  
Montroit des Anglais la finesse,  
La ruse, la scélératesse.  
Vous, de la grande nation,  
Soldats, voguez vers Albion;  
Humiliez son arrogance ;  
De ses forfaits tirez vengeance;  
Marchez, courez, braves soldats.  
Un héros vous mene aux combats :  
C'est vous conduire à la victoire.  
Courez, volez, suivez ses pas;  
Vos noms, au temple de la gloire,  
Survivront à votre trépas,

## NOTES

(1) Je vais donner ici une esquisse du chat : elle est tirée de l'Histoire naturelle de l'immortel Buffon. Elle prouvera que je n'ai pas calomnié le chat sauvage, et même domestique. Le chat a vingt-six dents, douze incisives, quatre canines, et dix molaires, dont quatre en dessus et six en dessous. Il a cinq doigts aux pieds de devant, et quatre à ceux de derrière. Le chat est un domestique infidèle. Quoique les chats, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un minois hypocrite, un penchant décidé pour la rapine, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. Cet animal ne parait sentir que pour soi, n'aimer que sous condition, et ne se prêter au commerce que pour en abuser : en un mot, il est moins ami de l'homme, que familier par intérêt et par habitude.

(2) Boileau, dans la satire 6<sup>me</sup>, sur les Embarras de Paris, exhale ainsi sa mauvaise humeur contre les chats qui interrompoient son sommeil :

Et quel fâcheux démon, durant les nuits entières,  
Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?  
J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi,  
Je pense qu'avec eux tout l'enfer est chez moi.  
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie;

L'autre roule sa voix comme un enfant qui crie.

(3) Le chat, quoiqu'habitant de nos maisons, devenu domestique, est tellement passionné pour la liberté, que, lorsqu'il l'a perdue, tout autre sentiment cède au desir de celui de la recouvrer. Le chat le mieux apprivoisé n'en est pas plus asservi ; il ne fait que ce qu'il veut, et aucun appât ne peut le retenir dans un lieu dont il veut s'éloigner. BUFFON.

(4) Chacun peut observer plusieurs petites nuances de leur caractère, leurs ruses, et leur allure tortueuse : ils marchent toujours en silence et sans faire aucun bruit, les ongles retirés entre les doigts. L'usage des ongles de cet animal, ainsi que ceux du tigre, dépend d'une mécanique particulière : ils ne sont jamais usés par le frottement du marcher, parceque l'animal peut les cacher et les retirer par la contraction des muscles qui les attachent, et ne les faire sortir que quand il s'en veut servir pour frapper, pour déchirer, et s'empêcher de glisser. BUFFON.

(5) Un chat, tombant de très haut, se retrouve ordinairement sur ses pattes, quoiqu'il les eût d'abord tournées vers le ciel, et qu'il parût devoir tomber sur le dos. Cet effet singulier dépend de ce que, dans l'instant de la chute, ces animaux recourbent leur corps, l'épine du dos, et font un mouvement mécanique, comme pour se retenir ; d'où il résulte une espèce de demi-tour en l'air, qui rend à leur corps le centre de gravité, et les fait tomber sur les pattes.

J'ai été quelquefois témoin de ces chutes inopinées, et j'ai suivi attentivement de l'oeil les mouvements et la posture du chat pendant la chute. Il tombe toujours à-plomb sur ses pattes, reste un moment immobile et comme étourdi ; mais bientôt après il se relève, et court avec beaucoup de légèreté. Les chats les moins adroits, ou les moins légers, ou qui tombent d'une chute plus précipitée, en sont quittes pour un bon coup à la mâchoire et pour quelques dents cassées ; mais aucun chat ne reste mort sur la place : c'est ce qui fait dire ordinairement qu'ils ont la vie dure. Il est constant qu'ils sont très durs, très vivaces, et ont plus de nerf et de ressort que d'autres animaux qui vivent plus long-temps.

(6) Pline, ce sublime historien de la nature, mort victime de son ardent amour pour les sciences et les arts, s'exprime ainsi en parlant de la soi-disante propreté des chats : Ils grattent la terre, en couvrent leurs excréments, sachant que l'odeur peut les déceler : Excrementa sua, effossá obruunt terrá, intelligentes odorem suum indicem sui esse. Liv. X.

Joachim du Bellay, mort à Paris en 1560, à trente-sept ans, est connu très avantageusement par des poésies françaises naïves, naturelles et ingénieuses. Ce poète déplore la mort de Bélaud, son petit chat gris, dans une pièce écrite d'un style facile, rempli de grâces et d'agrément. Sanadon a traduit cette jolie bagatelle en vers latins charmants : ces deux morceaux sont dignes l'un de l'autre et peints par un pinceau facile et gracieux. Les diminutifs latins et français ajoutent de nouveaux charmes, et un ton de mignardise qui plaît beaucoup. D'après du Bellay lui-même, tous les chats n'aiment pas la propreté. Écoutons-le parler de son cher Bélaud et si propre et si sobre :

Bélaud n'estoit point de ces chats  
Qui nuit et jour vont au pourchas,  
N'ayant souci que de leur panse ;  
Il ne faisoit si grand' dépense,  
Mais estoit sobre à ses repas,  
Et ne mangeoit que par compas .  
Aussi n'estoit- ce sa nature  
De faire par-tout son ordure,  
Comme un tas de chats qui ne font  
Que gaster tout par où ils vont ;  
Car Bélaud, la gentille beste  
Si de quelque acte moins qu'honneste  
Pressé possible il eust été,  
Avoit bien cette honnesteté  
De cacher dessous de la cendre  
Ce qu'il estoit contraint de rendre.

(7) Le chat, sans être dressé, devient de lui-même un très habile chasseur; mais son naturel, ennemi de toute contrainte, le rend incapable d'une éducation suivie. Son grand art dans la chasse consiste dans la patience et dans l'adresse: il reste immobile à épier les animaux foibles, et manque rarement son coup. Après s'en être joué long-temps, il les tue, et souvent sans aucune nécessité, lors même qu'il est le mieux nourri: le chat en général a du goût pour la destruction. BOMARE.

(8) Il faut lire dans la Fontaine la fable du Chat et du vieux Rat : c'est un modèle parfait de narration ; c'est un tableau animé, pittoresque, qui fait le plus grand plaisir.

(9) La fable du Chat, de la Belette et du petit Lapin, finit d'une manière bien tragique. Que la Fontaine est un grand peintre! qu'il connoissoit bien le caractère des différents animaux qu'il mettoit en scène, et qu'il faisoit agir et parler ! Écoutons-le :

C'étoit un chat vivant comme un hermite,  
Un chat faisant la chattemite,

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,  
Arbitre expert sur tous les cas.....  
Grippeminaud leur dit : Mes enfants, approchez,  
Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause.  
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.  
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,  
Grippeminaud, le bon apôtre,  
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,  
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

(10) Tout le monde sait que le chat a été révééré comme un dieu par les Égyptiens, et que celui qui en tuoit un, soit de propos délibéré, soit par inadvertence, étoit sévèrement puni. S'il en mouroit un de mort naturelle, toute la maison se mettoit en deuil ; on se rasoit les sour: cils ; on l'embaumoit, et on l'inhumoit avec tous les honneurs de l'apothéose. On a vu ailleurs des personnes plus affligées de la mort de leur chat, que de la perte d'une famille voisine ruinée par un incendie, et pousser la folie jusqu'à faire graver et poser des épitaphes sur la tombe de leurs chats. BOMARE. On trouvera à la fin des notes l'oraison funebre du chat de la veuve Rose.

(11) La Fontaine, dans une de ses fables, fait parler ainsi le rat au' chat, et ce rat est un connoisseur, un excellent physionomiste :

Et moi, reprit le rat, penses-tu que j'oublie  
Ton naturel ? Aucun traité  
Peut-il forcer le chat à la reconnaissance ?

(12) Dans la fable du Cochet, du Chat et du Souriceau, la Fontaine trace un portrait bien ressemblant du chat :

L'un, doux, benin, et gracieux .....

Sans lui j'aurois fait connoissance  
Avec cet animal qui m'a semblé si doux.  
Il est velouté comme nous,  
Marqueté, longue queue, une humble contenance,  
Un modeste regard, et pourtant l'oeil luisant.

Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,  
Qui, sous un minois hypocrite,  
Contre toute ta parenté  
D'un malin vouloir est porté. . .  
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.

(13) Les yeux du chat sont pendant la nuit tellement imbibés de la lumière, qu'ils paroissent alors très brillants et très lumineux. Pline le naturaliste l'avoit déjà observé : « Les yeux des oiseaux nocturnes, ainsi que ceux des chats, brillent et rayonnent tellement dans les ténèbres, que l'on ne peut les regarder : Nocturnorum animalium, veluti felium, in tenebris fulgent radiantque oculi, ut contueri non sit. » Liv. XI.

(14) Armand Duplessis Richelieu, né à Paris en 1586, et mort dans la même ville le 4 décembre 1642. Il fut sacré évêque de Luçon, en 1607, à Rome. Il trompa le pape ; il soutint qu'il avoit vingt-quatre ans, quoiqu'il ne fût âgé que de vingt-deux. Paul V, l'ayant su, dit : Ce jeune évêque a de l'esprit, mais ce sera un jour un grand fourbe. Cette prédiction a été parfaitement accomplie. Richelieu étoit fourbe, cruel, despotique, poète, voluptueux, et théologien. Ambitieux, il sacrifioit tout à l'ambition : cette passion le tourmentoit et le rendoit sanguinaire. Il fit trancher la tête à Chalais, Marillac, Montmorenci, Cinq-Mars, de Thou, etc. etc. etc. Le roi créa en faveur de ce ministre la charge de grand-maître, chef et surintendant de la navigation et du commerce de France, à la place de celle d'amiral, vacante par la démission du duc de Montmorenci. Richelieu régnoit en roi, tandis que le monarque végétoit comme un grand enfant : c'étoit un véritable mannequin. Ces deux caracteres étoient diamétralement opposés : mais comme les extrêmes se touchent, ils avoient des défauts et des vices qui leur étoient communs : tous deux fourbes, sévères, cruels, dévots jaloux et ombrageux ; l'un par fierté, l'autre par foiblesse. Richelieu avoit toujours dans sa chambre à coucher plusieurs petits chats, pour jouir du plaisir de les voir jouer ensemble, et pour jouer lui-même avec eux. Quel goût, quelle occupation, quelle récréation pour un prêtre, un évêque, un cardinal, un général, un premier ministre, rival de son maître ! Philosophes moralistes, définissez le cour humain, sondez-en les replis tortueux, éclairez ce labyrinthe inextricable ; expliquez-nous ses mouvements, sentiments ; donnez-nous une échelle graduée de ses changements, de ses altérations.

(15) Quoique Bélaud fût doux, familier, bon compagnon, il n'aimoit pas la musique, et devenoit cruel comme les autres chats. Nous devons croire du Bellay qui nous en fait la confidence dans ces vers :

Bélaud n'étoit point mal- faisant,  
Et ne fit onc plus grand dommage  
Que de manger' un vieux fromage,  
Une linotte et un pinson  
Qui le fâchoient de leur chanson.

Bélaud cependant n'étoit point un chat sauvage, mais casanier, gâté, amolli, adouci par la société, par les caresses de son maitre : d'ailleurs il avoit été mutilé par la cruauté raffinée de l'homme ; il ne pouvoit espérer de postérité :

Et de nuit n'alloit point criant,  
Comme ces gros marcous terribles,  
En longs miaulements horribles.  
Aussi le petit mitouard  
N'entra jamais en matouard ;  
Et en Bélaud, quelle disgrâce !  
De Bélaud s'est perdu la race.

(16) « Avec quel silence, avec quelle légèreté les chats se précipitent en rampant sur les oiseaux ! avec quelle agilité ils s'élancent sur les rats qu'ils ont aperçus dans les tenebres! Feles quidem quo silentio, quam levibus vestigiis obrepunt avibus ! quam occulte speculatae in musculos exsiliunt! »  
Pline, liv. X.

(17) J'ai été plusieurs fois témoin de ce que j'avance dans ces vers. Combien de jeunes personnes ont pleuré leur serin, leur moineau, enlevés et étranglés par un chat perfide et cruel ! Écoutons le bon la Fontaine ; il en cite un trait dans sa fable du Chat et des deux Moineaux :

Le moineau du voisin viendra manger le nôtre !  
Non, de par tous les chats. Entrant lors au combat,  
Il croque l'étranger. Vraiment, dit notre chat,  
Les moineaux ont un goût exquis et délicat.  
Cette réflexion fit aussi croquer l'autre.

(18) Un homme d'esprit, en lisant ces vers dans mon manuscrit, me dit que le fait étoit faux, et que je calomniois les chats. Je lui répondis que j'étois certain du fait ; mais, pour n'avoir rien à me reprocher, je consultai le dictionnaire de Bomare, dans lequel je lus ces mots : Les femelles se cachent pour mettre bas, parceque les mâles sont sujets à dévorer leur progéniture... Ces mêmes meres deviennent quelquefois cruelles, dénaturées, et dévorent leurs petits. Je n'ai donc point inventé une calomnie contre les chats : ce n'est pas même une médisance; c'est au contraire une vérité incontestable, et on la trouve consignée dans plusieurs ouvrages très répandus et très dignes

de foi. J'ai donc eu raison de les appeler mangeurs de leurs enfants, de véritables paidophages. Voyez BUFFON et BOMARE.

(19) Tout le monde connoit ce frottement singulier du chat ; et quand il porte sa patte pardessus ses oreilles et qu'il se frotte le chignon, on dit qu'il annonce changement de temps, c'est-à-dire de la pluie : cette annonce ou prédiction n'est jamais trompeuse. Il semble encore annoncer le froid quand il tourne le dos au feu. Cette sensibilité du chat vient peut-être de ce qu'il s'électrise aisément. Lorsqu'on le frotte avec la main, sur-tout à rebrousse-poil, l'on en voit sortir des étincelles dans l'obscurité. Cette même qualité électrique rend ses boyaux propres à faire d'excellentes cordes pour divers instruments de musique.

Les pelletiers apprêtent la peau du chat, et en font diverses fourrures. En Suisse on fait beaucoup de cas de la peau du chat sauvage, préparée avec le poil, pour envelopper les membres atteints de rhumatismes et de sciatiques les plus opiniâtres et les plus invétérés ; et souvent on s'en trouve guéri.

Le chat aime les parfums, et se laisse volontiers prendre et caresser par les personnes qui en portent. L'odeur des plantes nommées nepeta, marum, herbe aux chats, l'affecte si fortement, si délicieusement, qu'il en paroît transporté de plaisir. Il aime passionnément cette plante, et fait mille contorsions en la caressant, et se roulant dessus : il en mange avec plaisir. BOMARE et BUFFON.

(20) Pline n'a pas oublié de faire mention de la langue raboteuse des chats, qui, couverte d'aspérités, et semblable à une lime, écorche la peau de l'homme en la léchant : *Lingua felibus imbricatæ asperitatis, ac limæ similis, attenuansque lambendo cutem hominis*. Liv. XI. L'épithète *imbricatæ* n'est point ici oiseuse, inutile ; elle exprime précisément la véritable forme et la qualité de la langue des chats; elle ressemble à une lime, et rape de même : le seul mot *imbricato* dit tout cela.

(21) Je vais donner encore quelques proverbes qui ont le chat pour objet ; je les ai traduits de l'italien, à l'exception des cinq premiers : Tirer les marrons du feu avec la patte du chat. A bon chat bon rat. Une potée de chat. — Il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Vendre chat en poche. Un chat couve ici. Tomber sur ses pieds comme le chat. Il fait le chat mort. — Faire comme la chatte de Masino, qui fermoit les yeux pour ne pas voir passer les souris. Les souris dansent où il n'y a pas de chat. Aller au lard par le chat. — Ce n'est pas la faute du chat si la servante est bête. Appeler un chat un chat. Appeler une chatte une chatte. - Avoir un oeil fixé sur la poêle, et l'autre sur le chat. — Le chat ne s'approche pas de la marmite qui bout. Tant va le chat au lard, qu'il y laisse ses griffes. Ne trouver ni chien ni chat. Tout chat veut une sonnette. - Cerveille de chat. - Il a mangé de la cervelle de chat. Comme un sac de chat. - Celui qui ne rit point est de la nature des chats. Dieu me garde du chat, qui me leche d'abord, et m'égratigne ensuite! - Chat qui n'est pas jaloux ne prend jamais de souris. — Chat ganté n'a jamais pris de rat. — Il ne faut pas apprendre aux chats à grimper. Quand le chat est présent, les rats sont tranquilles. Plus voleur qu'un chat. — Un chat tartésien. ... Je finirai par ce proverbe que j'ai traduit de l'arabe : Nous avons loué le chat, et il a fienté dans la farine.

J'ajouterai que l'année 1797 (vieux style) a été très funeste et très meurtrière pour l'espèce des chats. Une maladie contagieuse, épidémique, ou plutôt épizootique, en a enlevé un grand nombre à Paris, en France, en Italie, en Suède, en Danemarck, en Turquie, etc.

L'oraison funèbre du chat, que j'ai traduite, et que je publie aujourd'hui, est une preuve incontestable que je ne suis pas coupable de partialité à l'égard du chat. Elle est composée et débitée par la maîtresse du chat, la veuve Rose : on la trouve dans la collection intitulée, *Admiranda rerum admirabilium Encomia*. Edition de Nîmegue 1677, page 653.

Rose se plaint amèrement de la mort jalouse lui a enlevé subitement le plus beau des chats, et que la fortune favorable lui avoit donné pour la consoler dans sa solitude. Elle avoue ingénument que la mort de son mari ne lui a pas coûté autant de larmes, quoiqu'il se conduisît avec elle avec beaucoup de douceur, et qu'il s'acquittât vigoureusement des devoirs d'époux. Son chat la divertissoit de mille manières : elle ne lui avoit point fait couper la queue, afin qu'il lui fit plus de plaisir. Elle vante la noble origine de son chat. Il étoit plus léger qu'une fleche, plus doux que l'hermine, plus mordant que tous les chiens. Il méprisoit les rats maigres et petits, mais il poursuivoit avec acharnement ceux qui étoient gras et rebondis. Rose affirme que son chat étoit doué de tant de bonnes qualités, et toutes également parfaites, qu'elle n'a jamais pu discerner celle qui devoit avoir la prééminence. Les Italiens, les Espagnols, les Français, les Tartésiens même, n'ont possédé aucun chat qui pût le lui disputer en chasteté, en fidélité. Quoiqu'elle ait souvent laissé toutes ses provisions à la discrétion de son chat, jamais elle ne s'est aperçue qu'il en eût dérobé la plus petite partie. Elle auroit mieux aimé perdre toutes ses poules et toutes ses oies, que son chat bien aimé. Il étoit d'une propreté extrême : il cachoit avec tant de soin ses ordures, qu'il étoit impossible de s'en apercevoir. Rose déplore douloureusement la perte qu'elle a faite de son chat si chéri. Elle auroit désiré d'être plutôt informée de sa maladie: elle auroit fait toutes les dépenses, tous les sacrifices, pour le sauver, eût-elle dû être réduite à la pauvreté de Codrus, d'Irus, ou de Diogene. Elle n'a jamais voulu consentir à le vendre, pas même pour les sommes les plus considérables. Ses voisines le lui empruntoient toutes les nuits, chacune à leur tour, afin qu'il donnât la chasse aux rats qui dévastoient leurs domiciles. Les rats n'avoient point de plus cruel ennemi, de fléau plus terrible à craindre ; il en étoit le plus grand destructeur. Rose, dans l'effusion de sa douleur, le cœur oppressé par les sanglots, s'adresse à son chat, et lui demande comment elle pourra marquer sa reconnaissance à un animal qui a rendu des services aussi signalés. Elle se décide à lui élever un superbe monument pour y renfermer ses dépouilles chéries. Enfin elle remercie affectueusement toutes les femmes qui ont abandonné quenouilles, fuseaux, ménage, tout, afin d'assister avec tant d'empressement aux funérailles d'un chat aussi accompli, aussi agréable.

C'est ainsi que se termine cette oraison funèbre, plus durable que les monuments de marbre et d'airain. Heureux chat! il ne manque à ta gloire que ton nom : Rose a oublié de le prononcer. Tu es donc le Dieu Inconnu.

Après la lecture de ce brillant panegyrique, les amateurs des chats vont se rengorger et triompher. Je ne m'y oppose pas; mais je demande de leur impartialité qu'ils daignent au moins jeter un coup-

d'oil sur les deux anecdotes suivantes, tirées de la Chronique scandaleuse des mangeurs de souris. J'en garantis l'authenticité.

J'entrai un matin chez une jeune femme. Je la trouvai pâle, interdite, tremblante, toute troublée. Qu'avez-vous donc? lui dis-je. -Ma petite chatte vient de me sauter au cou : elle étoit en fureur; elle a voulu m'étrangler. J'ai eu bien de la peine à m'en débarrasser; j'étouffe encore de frayeur. - J'aperçus alors la chatte sous le lit. Ses yeux étoient hagards, flamboyants. Je dis à la maitresse de se rassurer, et je lui promis que j'allois l'en débarrasser; ce que j'exécutai avec précaution, et ponctuellement. Cette chatte avoit été élevée avec douceur ; elle faisoit les délices de sa maitresse; et telle fut la récompense de tous les soins qu'elle en avoit pris! Quelle ingratitude ! O chats, que vous êtes d'un naturel pervers!

Un homme digne de foi me disoit dernièrement qu'un chat avoit étranglé, à Mortain, un vieux avare qui couchoit seul dans son appartement. Comme il ne paroissoit point à l'heure accoutumée, on entra chez lui : on le trouva mort dans son lit, avec des marques apparentes qu'il avoit été étranglé. On eut d'abord des soupçons sur un domestique. Mais quelqu'un, ayant aperçu caché dans un coin un chat avec les yeux flamboyants, soupçonna sur-le-champ que cet animal étoit l'assassin ; et pour en convaincre les plus incrédules, il attacha une corde au poignet du mort, fit sortir tout le monde, agita la corde, fit remuer le bras et le corps. Soudain le chat jure, pousse des miaulements horribles, s'élance sur le cadavre, s'attache avec fureur et acharnement à sa gorge. On n'eut plus de doute sur le véritable homicide ; on saisit le meurtrier, qui fut puni par la mort, pour celle qu'il avoit donnée. Tirons le rideau sur ces scènes lugubres : elles sont trop affligeantes, et flétrissent l'ame. D'ailleurs il n'y a personne qui n'ait entendu le récit de quelque évènement tragique arrivé par la cruauté innée des chats.